Astolphe de Custine, *Œuvres*

Lise Sabourin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/6863>

DOI : 10.4000/studifrancesi.6863

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2017

Pagination : 156-157

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Lise Sabourin, « Astolphe de Custine, *Œuvres* », *Studi Francesi* [En ligne], 181 (LXI | I) | 2017, mis en ligne le 01 avril 2017, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/6863> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.6863>

Ce document a été généré automatiquement le 18 septembre 2020.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Astolphe de Custine, *OEuvres*

Lise Sabourin

RÉFÉRENCE

ASTOLPHE DE CUSTINE, *Œuvres*, sous la direction de Jacques Dupont, *La Russie en 1839*, édition critique par Véra Milchina, avec la collaboration d'Alexandre Ospovare, Paris, Classiques Garnier, 2015, 1168 pp.

- 1 Comme l'écrivait le biographe Julien-Frédéric Tarn, en parlant de *La Russie en 1839*, «le texte de Custine n'a de sens *qu'intégral*» (cité p.31). C'est ce que nous donne, contrairement à bien des parutions antérieures, en France comme en Russie, l'édition critique de Véra Milchina, fort bien maîtrisée, nourrie de sa culture originelle et soucieuse d'une annotation fort riche, complétée par un utile glossaire, une bibliographie sélective et un index des noms de personnes.
- 2 Ces lettres issues du voyage du marquis, publiées en mai 1843 chez Amyot, ont fait couler beaucoup d'encre, ainsi que le rappelle l'introduction (pp. 9-33). On ne se contenta pas de ce qu'affirme Custine dans son avant-propos sur les raisons de son départ et de ses critiques au retour: il voulait «voir pour savoir», il «all[ait] en Russie pour y chercher des arguments contre le gouvernement représentatif, [il] en rev[en]t partisan des constitutions» (pp. 43 et 51). Les hypothèses se multiplièrent sur les motifs de son voyage, d'ailleurs toutes conciliables: supplique pour un ami en mauvaise situation, recherche de symétrie avec *La Démocratie en Amérique* de Tocqueville, vérification des idées ambiantes en France sur ce «pays qui ne le cède en rien aux autres pays de l'Europe en lumières et en civilisation, mais qui en diffère par l'âge» (p. 12), occasion d'exploiter son talent descriptif tout en y mêlant des digressions moralistes et philosophiques comme il l'avait fait pour son *Espagne sous Ferdinand VII*. Quant à l'acrimonie de ses remarques, elle choqua bien sûr la susceptibilité russe, d'autant qu'elle pouvait passer pour de l'ingratitude envers le tsar qui l'avait bien accueilli, mais elle embarrassa aussi bien les légitimistes que les partisans de la

monarchie de Juillet qui se demandèrent s'ils assistaient à la «conversion d'un aristocrate aux principes libéraux».

- 3 La question que pose Custine est en effet de savoir si la vision de la Russie tsariste comme un pays de cocagne, suivant la devise d'Ouvarov «orthodoxie, autocratie, nationalité», est valide ou relève d'une utopie fantaisiste, en masquant un régime hypocrite, brutal et barbare. Véra Milchina veut situer dans son contexte historique la réponse de l'écrivain: il a pu être abusé par certaines personnes, commettre des erreurs de détails, mais, comme le reconnaissait déjà Nicolas Tourgueniev, il a bien deviné ou compris les mentalités. C'est pourquoi encore aujourd'hui les Russes, bon gré mal gré, continuent de le citer pour référence sur leur pays, *mutatis mutandis*, même s'ils en gardent un souvenir meurtri.
- 4 Il faut dire que, récusant ses préventions favorables, Custine a su changer d'avis, voire se contredire parfois, ce qui n'a pas simplifié la tâche des critiques, mais fait peut-être la preuve de sa sincérité et de son talent. Ce voyage, il l'a «entrep[ris] par curiosité, [il] le racont[e] par devoir», affirme-t-il (p. 312), quand il s'est convaincu des limites de ce régime auocratique qu'il croyait meilleur que la démocratie naissante en France. Mais il a voulu «regarder au-delà de ce qu'on lui montre» (p. 326), s'est aperçu de la dualité de ce peuple pris entre la tentation occidentale depuis Pierre le grand et l'atavisme asiatique de ses mœurs. «Les yeux ouverts», sa «puissance d'observation», son «humeur indépendante» (p. 310) ont découvert le «malaise inexprimable d'un corps sans vie», d'un «colosse qui subsiste par la tête, mais dont tous les membres, privés de force, languissent» (p. 321). Il pense déceler dans la «gravité» russe (p. 324) le symptôme de la maladie, une «égalité fictive» (p. 312) qui rend les courtisans tout aussi esclaves moralement que leurs serfs, sous un despote, lui aussi prisonnier du système malgré ses qualités personnelles. Il discerne dans le manque de classe moyenne le ferment d'une «révolution prochaine», les employés «commis» constituant une «noblesse secondaire» de fonctionnaires, «très hostile aux grands seigneurs», tandis que le peuple asservi obéit à l'hypocrisie générale dans cette «prison dont l'Empereur tient la clef» (pp. 315-316): «je crains l'explosion», conclut-il, considérant comme tout aussi destructrices «la liberté prêchant le libéralisme» en France et cette «tyrannie patriarcale» en Russie, qui n'avoue pas son autoritarisme brutal sur cette «société encore jeune et féroce» (pp. 312 et 308).
- 5 Cette leçon morale qu'il tâche de tirer de sa vision en fait bien un philosophe de l'histoire, comme Tocqueville, le principe d'égalité se substituant à celui de la liberté dans leurs études antithétiques. En tout cas, sa curiosité a suscité celle des lecteurs, puisque l'ouvrage fut vendu à 200 000 exemplaires hors de France, lu en français par les Russes instruits, connu de beaucoup malgré l'occultation que tenta d'en faire le pouvoir tsariste, seule la brochure polémique de Jacques Tolstoï ayant vivement réagi, les autres candidats ayant été priés de publier ailleurs ou de se taire pour ne pas mettre en valeur ce livre qui posait problème. Et, malgré plusieurs traductions partielles en russe au ^{xx}e siècle (1891, 1910, 1930), ce livre resta peu conseillé à l'ère soviétique, pour éviter tout parallèle avec le pouvoir stalinien.
- 6 Mais la fonction documentaire et politique n'est pas sa seule préoccupation, il fait aussi de la littérature, domaine de l'analyse, de la sensibilité, du style, de la quête de cette vérité qui n'est pas forcément «une» chez l'humain. Ces trente-six lettres, avec le récit, l'appendice et les suppléments ajoutés par Custine, offrent en effet un panorama toujours passionnant sur la Russie comme sur l'art de leur auteur à faire revivre ses

rencontres, ses découvertes, ses réflexions. Ses considérations à propos de la place de la religion, des comportements sociaux, des méandres politiques de ces «Romains du Nord» (p. 301) n'ont d'égal que ses évocations des monuments de Saint-Pétersbourg, du Kremlin et de Nijni, de la lumière sur le rivage finlandais ou la Volga, des chants des cosaques du Don, des mœurs étonnantes du peuple au quotidien. Et si ses conclusions peuvent être contestables, elles sont rédigées avec la profondeur des moralistes du XVII^e alliée à la verve d'un Chamfort ou d'un Rivarol, comme le notait Balzac.

- 7 «Mes voyages sont mes mémoires», dit Custine (p. 65), et il le prouve, en rappelant la mort de son grand-père le général, en proclamant l'amour de sa mère, en comparant l'esprit français à la conversation russe, Peterhof à Versailles, la férocité de la Révolution française à la cruauté de l'histoire russe, le passage de Napoléon au sort des époux Troubetzkoï, le destin de Pouchkine et Kotzebue à l'accueil réservé aux musiciens et comédiens français en Russie. La puissance de son livre tient à cet esprit de liberté, parfois primesautier et sans doute injuste, car laissant place à l'humeur, mais aussi profondément sensible et intelligent, avec toutes les nuances d'un raisonnement sans cesse remis en question.